

## **HOMMAGE à François MAURIN**

### **1er mars 2016**

L'homme est ainsi constitué qu'il sait se rassembler autour de moments clés de la vie.

Dans la joie autour d'une naissance, d'un mariage, d'un anniversaire, d'une fête populaire.

Dans la colère, la lutte et la solidarité autour d'une revendication, d'une grève ou d'une manifestation.

Dans la peine autour d'une maladie grave, d'un accident de la vie, ou de la mort d'un être cher.

La mort est sans doute celle qui rassemble le plus largement. Pour participer aux obsèques, pas besoin d'adhérer, de recevoir de carton d'invitation, de croire ou ne pas croire en l'au-delà, il suffit d'être là... simplement. Comme vous tous aujourd'hui, familles de Dijon, de Nevers, de Paris, de Bassens, de Frontenac, de Savignac... Amis et camarades de Toulouse et de plein d'autres villes de Gironde, voisins du quartier Grand Louis d'Eysines, collègues de Nicole, des chèques postaux, militants de la CGT, du PCF, de l'ARAC, association républicaine des anciens combattants.

Merci de votre présence, sachez que votre empathie, votre compassion sont un énorme soulagement pour ma mère Nicole, ses trois fils, Christophe, Pascal et moi, ses deux petites filles, Suzanne et Elsa, ses trois petits fils, Oscar, Théo, Emile et leurs familles.

Il faut maintenant que je parle de lui. Je vais tenter de le faire, comme je crois qu'il aurait aimé qu'on le fasse: en contextualisant sa vie, en donnant des clés de compréhension des événements. Vous le savez, notre père ne parlait pas pour ne rien dire et surtout il parlait peu de lui, même à ses proches...

François Maurin est né le 6 mai 1936 à Mende, préfecture de la Lozère. Un département rural, au climat rude, peu peuplé (77000 habitants) dont l'histoire retiendra la mort au combat du connétable Bertrand Du Guesclin à Chateauneuf de Randon en 1380, la résistance des protestants cévenols contre la puissante Église catholique mendoise et le roi Louis XIV, après la révocation de l'Edit de Nantes, appelée guerre des camisards de 1702 à 1705.

Quand on évoque la Lozère, il ne faut pas oublier la bête du Gévaudan qui terrorisa les chaumières entre 1764 et 1767 et devint une légende inspirant contes et films. C'est grâce à elle, qu'en vacances en Lozère, on nous a appris à ne pas avoir peur du loup... car il y avait pire !

L'histoire de ce département retiendra aussi la saignée de la première guerre mondiale, département de France le plus touché en proportion de sa population. Cette guerre a laissé des traces dans la famille: son oncle maternel Marie Etienne PELAT est mort le 20 novembre 1916 à Bray sur Somme. Son père Emile fut gravement blessé à la tête par un éclat d'obus à Verdun en 1916. Sachez que la veille de sa mort, papa avait, bien sûr, regardé jusqu'à la fin l'émission Apocalypse traitant de l'anniversaire de la bataille de Verdun.

La Lozère historique, c'est aussi le massacre et l'arrestation de maquisards français, espagnols et communistes allemands à La parade sur le causse Méjean le 28 mai 1944. Roger, un des frères de François, fut choqué par la découverte du charnier, laissé volontairement à la vue de la population à Badaroux .

François, 4ème d'une fratrie est le petit dernier. C'est Emilienne, de 15 ans son aînée qui s'occupe de lui. Emile, leur père, a le dur métier de facteur, à vélo, en montagne. Rosa, sa mère, couturière, très pieuse, est beaucoup à l'église. Et le soir, il n'est pas rare qu'elle ramène le papé, en brouette, dans les rues de Mende, après la fermeture du bistro.

Alors que ses frères et sœurs ont fréquenté l'école des curés -comme François le disait- ultra dominante à Mende, vous pensez bien, la ville du premier Pape français Urbain V- c'est à l'école publique communale, puis au lycée que François va grandir et réussir. Il sera toujours reconnaissant, comme ma mère Nicole d'ailleurs, à ses hussards noirs de la République et de l'école du peuple. Et leur reconnaissance n'est sans doute pas étrangère à notre orientation, mon frère Pascal et moi, vers le métier d'instituteur.

François était un très bon élève, plutôt matheux. Travailleur, rigoureux. Il obtient le double baccalauréat maths et technique et dans la foulée, des brevets de monteur, ajusteur, dessinateur... Cela nous a toujours intrigués mes frères et moi, tant ses compétences techniques étaient rarement mises à contribution pour le bricolage à la maison, n'est-ce pas maman ?

En 1955, il a 19 ans, il est reçu au concours des PTT et prend son 1<sup>er</sup> poste à Dole dans le Jura. C'est là qu'il rencontrera ma mère, Nicole GILLIARD, 1<sup>er</sup> flirt le 14 novembre 1957, jour de ses 20 ans. Cette année-là, il sera reçu au concours de contrôleur des IEM (installations électromécaniques) des PTT.

Le 1<sup>er</sup> juillet 58, il est appelé sous les drapeaux à Epinal, dans les Vosges au 18<sup>ème</sup> régiment d'instruction des transmissions. C'est à la fin de l'été 1959, qu'un train escorté par les CRS, le conduit à Marseille pour rejoindre l'Algérie. Il fait partie du 3<sup>ème</sup> bataillon du 94<sup>ème</sup> régiment d'infanterie basé à Batna.

Le 14 novembre 59, courte permission pour son mariage à Dole (j'étais déjà en route, n'est ce pas maman ?).

En garnison à El Madher, près de Batna, aux portes des Aurès, sergent, il était gérant du foyer. Il écrit tous les jours à ma mère, restée seule avec moi, son père en soin intensif à Villejuif, elle, faisant des journées de 12 h dans un petit commerce. Vivant chichement et mettant toutes ses économies dans le lait. C'est pour ça qu'on m'a toujours dit que j'étais un beau bébé ! Merci maman.

Depuis tout petit, nous savions que papa avait fait la guerre d'Algérie mais qu'il en avait évité les horreurs. On l'imaginait servir des bières et des clopes aux soldats qui, eux, crapahutaient. Bref, un sergent planqué, comme on dit. Comme la plupart des appelés de sa génération, il ne parlait pas de cette guerre. Les seules évocations de là-bas étaient de belles photos de paysages, d'ânes et d'enfants, avec papa souriant sous sa belle moustache.

Pour ma part, ce n'est qu'en 1992, lorsqu'il me proposa de l'accompagner voir le film de Bertrand Tavernier et Patrick Rotman, intitulé « La guerre sans nom », que j'ai mesuré, à ses larmes, qu'il avait du en baver.

J'ignorais qu'il avait été hospitalisé 15 jours en Centre de repos à Bône en septembre 1960, avant d'être libéré en octobre. J'ignorais qu'il avait fait une tentative de suicide fin décembre à Clermont Ferrand, puis deux mois d'hôpital psychiatrique. Ce n'est qu'en 2009, au moment de sa forte

dépression, puis hospitalisation, que maman nous confia qu'on l'avait contraint à assister à des séances de torture, parce qu'il refusait de participer à des « corvées de bois », vous savez, l'habillage sémantique d'une exécution dans le dos de prisonniers relâchés après « interrogatoire musclé », comme ils disaient. Papa s'évanouissait à chaque fois.

Mais ce n'était pas tout... En tout cas, lorsque papa a fait les démarches en 1996 pour la qualification de sa psychonévrose en blessure de guerre, ce n'est pas ce traumatisme qu'il évoque par un courrier que j'ai retrouvé cette semaine. Et cet évènement, même maman ne le connaissait pas dans le détail. Le voici.

Le 10 juin 1960, un enfant lance une grenade de la rue, à travers la fenêtre d'un dortoir de la garnison, il n'y a pas de victimes mais une énorme panique. Ordre est donné de boucler le quartier et d'en extraire tous les enfants de moins de 14 ans, rassemblés dans le foyer de la garnison, alors que les mères, dehors, hurlent de peur. Mon père fait immédiatement libérer les enfants âgés de six mois à 2 ans. Dans une lettre au Ministre des Anciens combattants pour l'obtention de la Croix de la valeur militaire et la médaille du blessé de guerre, le 23 mars 2000, il écrit « (...) *mon attitude humaine a évité des bavures dangereuses pour l'honneur de certains soldats du 3/94 RI. Alors que des tortionnaires ont été récompensés, mon attitude de sous-officier m'a semblé plus proche de la valeur militaire.* » Mais les autres enfants ne seront rendus aux mères éplorées que le soir, et le plus âgé, 13 /14 ans, subira une nuit de torture avant d'être relâché, sans aveux, le matin.

Il ne se remettra jamais de ce traumatisme, qui remontait régulièrement, le hantait et le privait de sommeil. Il a pris des antidépresseurs toute sa vie.

En revanche, nul doute que cette guerre a contribué à forger chez notre père une conscience politique. Anti-colonialiste, pacifiste, anti-raciste, communiste.

Années 60 passées à Royat, près de Clermont-Ferrand, dans la tour Montchalamet, ces premiers logements sociaux aux portes des villes. Habités par ouvriers et fonctionnaires. 1961 naissance de Pascal, puis 67 Christophe, qu'on baptisa vite le « p'tit cul ». Adhésion à la CGT. De beaux

souvenirs de randonnées dans les monts d'Auvergne, avec la 2CV verte. Vacances dans les Villages PTT, La Londe, Trégunc, Royan, Font Romeu...

Mutation à La Réole comme technicien dans un centre de lignes téléphoniques, logement de fonction, maman responsable de la FCPE, papa adhère au PCF en 1973, par Jean Lafourcade, à la fête de St Pierre d'Aurillac. Ces années réolaises sont un bon souvenir, on parle énormément politique à la maison... programme commun de la gauche, présidentielles de 74, législatives de 78, nationalisations, pays de l'Est... débats riches et passionnés avec les Goury, Pauly, Lesbats, Billate, militants aguerris de cette terre agricole. Premier voyage en RDA pour moi. Aviron et rugby pour les 3 enfants. Amitié avec les Labat, famille très pauvre. Et François, toujours bosseur, réussit l'examen d'inspecteur.

1978, Direction Bordeaux, nommé à la Direction opérationnelle des Telecoms. Ma mère intègre les Chèques postaux. Ils font construire à Eysines.

Aux télécoms, papa va vivre l'espoir et le désenchantement de 1981 et des années Mitterrand. Mitterrand, qu'il ne portait déjà pas dans son estime du fait de son rôle de ministre de l'intérieur durant la guerre d'Algérie, va accompagner la casse du service public des Télécommunications, dans la décennie 90, sur fond de traités de libéralisation des marchés européens, comme Maastricht. Réforme Longuet, réforme Quilès. François a lutté avec la CGT et le PCF au sein de l'encadrement pour s'opposer à la casse. Il a pris des coups. Lui qui avait gravi les échelons à la force des études et des concours, se voyait dicter des objectifs professionnels par un jeune management obnubilé par la préparation d'une privatisation dans l'air du temps. Son état de santé mentale fut profondément affecté par cette mise au placard juste avant le départ en retraite en 1994. Daniel Leymarie responsable CGT, comme Gilbert Hanna, CFDT puis SUD PTT, compagnons de lutte, me l'ont confirmé.

Les années entre 85 et 2005 seront aussi jalonnées de voyages dans le monde. Papa nourrissait sa curiosité pour l'histoire des peuples en se rendant sur place, avec maman et parfois ses petits enfants : pays du Maghreb, Jordanie, Israël, Turquie, Grèce, Yougoslavie, mère noire, mère rouge, mère morte, mère Egée, mère Baltique, Vietnam, Chine, Sénégal,

Argentine, Cuba... et j'en oublie. Ses connaissances le rendaient un tantinet érudit, mais il restait modeste et on apprenait en l'écoutant parler des différences entre sunnites et chiites ou entre les Ming et les Tang .

Puis coup d'arrêt, aggravation de la dépression, deux hospitalisations, électrochocs, peur de tomber malade loin de la maison, irritabilité accrue, anxiété, désarroi face aux affres de l'actualité en France et dans le monde. Il ne supportait pas l'idée que la génération de ses petits enfants puissent à nouveau connaître la misère et la guerre. Il voyait tout en noir, incapable de s'accrocher à l'espoir d'un monde meilleur par de nouveaux combats émancipateurs. Chaque élection marquant la montée de l'abstention et du Front national l'effondrait. Les attentats de Daech l'ont affecté. Il redoutait une 3ème guerre mondiale, une planète incapable d'alimenter sa surpopulation, le retour du fascisme.

Et puis, il était hanté par l'idée de finir malade, infirme, grabataire. Après la mort de sa sœur, il parlait de plus en plus d'euthanasie, de fin de vie choisie, dans la dignité. Il avait le sentiment d'avoir fait le tour, d'avoir boucler la boucle. Il le disait. Et lorsqu'il a fallu piquer leur chien Cachou, début février, sa peine fut énorme.

Aujourd'hui, nous ne pouvons que respecter son choix courageux. Même si cela nous fait mal, très mal. C'est dur, surtout pour maman. Mais elle sait pouvoir compter sur nous, sur vous.

Le 22 février, jour de sa mort, il avait lu, comme chaque matin son journal l'Humanité, en dernière page, figurait un dessin de coco, rendant hommage au regretté Umberto Ecco, avec un commentaire : « les meilleurs s'en vont ».

François en fait partie.

Merci papa.

Vincent Maurin